

Les footballeurs noirs africains en France

Des années cinquante à nos jours

Claude Boli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1173>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.1173](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1173)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010

Pagination : 14-30

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Claude Boli, « Les footballeurs noirs africains en France », *Hommes & migrations* [En ligne], 1285 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1173> ; DOI : [10.4000/hommesmigrations.1173](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1173)

Les footballeurs noirs africains en France

Des années cinquante à nos jours

Par Claude Boli,
historien et sociologue, responsable des départements Recherche et Collection
au Musée national du sport

Tournoi de foot 15-18 ans organisé à Aubervilliers par l'OMJA, 2010 © Camille Millerand, Ressources Urbaines

La migration de footballeurs venus d'Afrique subsaharienne en France démarre dans les années cinquante. L'histoire des footballeurs noirs africains évoluant dans l'Hexagone est marquée par de grands joueurs, parmi lesquels Eugène N'Jo Léa, Salif Keita ou Abedi Pelé. Depuis un demi-siècle, leur trajectoire dans les clubs français, faisant fi des préjugés et des relents de paternalisme bien ancrés dans le monde du sport, jalonnent un chapitre méconnu du parcours migratoire des Africains en France.

Absents des effectifs des clubs d'élite dans les vingt premières années du professionnalisme, instauré en 1932, les joueurs d'Afrique de l'Ouest vont progressivement remplacer ceux d'Afrique du Nord et modifier le profil de la population de footballeurs étrangers en France au début des années soixante. Trois aspects pris dans leurs multiples dimensions (historique, politique, économique, culturelle) montrent la complexité des relations entre la France et le continent noir. L'enquête de la présence des Africains dans le championnat français renvoie expressément à cette singularité qui interpelle l'observateur avisé de l'histoire coloniale et post-coloniale, c'est-à-dire un fort appel de la France et conjointement un besoin d'Afrique⁽¹⁾ de la part des clubs hexagonaux. Une partie de cette relation singulière s'illustre dans le statut des joueurs. Des ressortissants de certains pays (Côte d'Ivoire, Sénégal) échappent aux restrictions imposées au nombre de joueurs étrangers puisqu'ils sont considérés comme membres de la Communauté française⁽²⁾ (de 1959 à 1960). Aujourd'hui, l'arrivée des joueurs est facilitée par les retombées de l'accord de coopération (accord de Cotonou, depuis juin 2000) entre la France et les principaux fournisseurs de footballeurs (Côte d'Ivoire, Sénégal, Mali, Cameroun). L'attraction de nouvelles recrues de la "Grande France" devient un choix de l'air du temps dès la moitié des années cinquante et dans les années soixante. Les Noirs africains deviennent à la mode, comme ce fut le cas des Scandinaves (Suède, Danemark) ou des Latino-Américains (Argentine, Brésil)⁽³⁾.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, la personnalité et la réussite d'un joueur, Salif Keita, modifient profondément la perception des médias. L'hebdomadaire *France football* y contribue de manière très active. Le profil des arrivants change profondément.

La réussite d'équipes nationales sur la scène internationale durant les années quatre-vingt-dix et deux mille préfigure une nouvelle forme de migration vers l'Europe. La France dans ce contexte constitue un eldorado, un appel irrésistible pour une partie de la population masculine africaine souvent préparée au métier de footballeur professionnel.

De la communauté à la coopération

En tant que principal organe de l'actualité footballistique, *France football* constitue le média idéal pour suivre le mouvement de la vague noire africaine du milieu des années cinquante aux années soixante. C'est sous des expressions qui touchent au champ sémantique de l'"extraordinarité", du phénoménal, du mystérieux que les footballeurs entrent dans les colonnes de l'hebdomadaire. C'est en qualité de

“diabes”, de “sorciers”, de “magiciens”, de “perles”, de “terreurs”, de “merveilleux” qu’ils sont consacrés. Le premier à être élevé au rang de vedette étrangère est sans aucun doute l’attaquant camerounais Eugène N’Jo Léa. Dès son passage dans les équipes amateurs de Roanne puis de Roche-la-Molière, l’étudiant footballeur devient une figure emblématique. Les avis sont dithyrambiques, et il est très souvent comparé aux stars étrangères du moment, notamment au Brésilien Amalfi⁽⁴⁾. La présence remarquée de joueurs d’origine étrangère⁽⁵⁾ au sein des Bleus (l’équipe de France de football) au début des années cinquante (Cisowski, Ujlaki, Jacowski) et la quête d’une nouvelle “perle noire”⁽⁶⁾ influent sur les commentaires. Sait-on jamais, N’Jo Léa est peut-être celui qui permettra à l’équipe de France de rivaliser avec les grandes nations du football. Dès sa première année dans le club professionnel de l’AS Saint-Étienne, N’Jo Léa bénéficie d’une abondante couverture médiatique. En septembre 1954, une photo du joueur en pleine action fait la une de l’hebdomadaire : “*N’JO LÉA, le diable noir. L’arrière central lillois Pazur a été beaucoup à l’ouvrage et souvent à la peine dans son duel avec l’avant-centre stéphanois N’Jo Léa. Venant du Cameroun en passant par Roche-la-Molière, l’étudiant du Forez s’impose à chaque match comme un grand espoir. Ne l’a-t-on pas déjà surnommé ‘le diable noir’?*”

Comme l’effet d’un écho de la montée des footballeurs de la Communauté française dans l’opinion publique, l’essor du football sur le continent africain, surtout quand il s’agit des zones françaises, est amplement documenté. La création de la jeune ligue de l’Afrique-Équatoriale Française en 1953 (dans laquelle figure le Cameroun) permet de mesurer la popularité du football insufflé par les missions catholiques⁽⁸⁾. La possibilité d’un “retour sur investissement” et l’apport de la civilisation par le sport sont peu voilés dans les commentaires. Dans ce contexte, le développement du football à Brazzaville (28 clubs, environ 600 joueurs) donne un espoir à la France de consolider son rayonnement et de constituer une pépinière de futurs talents pour la sélection nationale.

Les prouesses de N’Jo Léa deviennent donc une source d’esérance pour une équipe de France de football peu rayonnante dans les compétitions internationales. Jean-Philippe Rethacker, l’une des plumes les plus respectées, n’hésite pas à battre campagne pour la sélection du joueur de l’Afrique-Équatoriale Française en équipe de France⁽⁹⁾. N’jo Léa et le défenseur international Robert Jonquet⁽¹⁰⁾ sont choisis à la une pour symboliser l’opposition entre le grand Reims et l’équipe montante de l’AS Saint-Étienne. Deux joueurs différents : l’espoir et le confirmé, le Français d’ici et celui d’ailleurs. La notoriété du joueur camerounais dépasse le cercle du ballon rond quand celui-ci apparaît en médaillon photo dans un jeu de mots croisés⁽¹¹⁾. Les récits d’exploits sportifs et le parcours intellectuel font de N’Jo Léa une véritable figure médiatique. En 1957, Victor Denis lâche le mot de “mode” : “*La mode est aux*

‘merveilles noires’. Aussi les trompettes de la renommée font-elles valoir sans réserve les exploits des Tokpa, Edimo, N’Jo Léa, Wognin, Zokoua et consort⁽¹²⁾.’ Plusieurs Ivoiriens sont promus vedettes. Le FC Sète est le lieu où se tisse une véritable filière ivoirienne, qui remplace celle d’Afrique du Nord en vogue une dizaine d’années auparavant⁽¹³⁾.

L’Afrique à la mode

À partir de 1956, les difficultés économiques poussent les dirigeants à un recrutement de joueurs non onéreux. À l’été 1956, sous les conseils d’un certain Guy Fabre, Sétois émigré en Côte d’Ivoire et entraîneur d’une équipe corporative, Louis Michel, le président du club, décide de faire venir Ignace Wognin et Gaston Zokoua, deux des meilleurs éléments de l’équipe “corpo”⁽¹⁴⁾.

L’“opération Côte d’Ivoire”, comme elle est appelée dans l’hebdomadaire *France football*, apporte une grande satisfaction. Les deux joueurs s’adaptent parfaitement aux réalités du football professionnel et participent au sauvetage du club, comme l’indique Max Urbini. Durant la saison 1957-1958, Benjamin Akouaté (Africa Sport d’Abidjan), Yapi (Africa Sport d’Abidjan), Pierre Anoh (Stade d’Abidjan) et Dioulo Hilaire (Africa Sport d’Abidjan), tous recrutés dans la capitale ivoirienne, renforcent le contingent d’Ivoiriens dans l’effectif du FC Sète.

La tendance africaine dans le recrutement de joueurs immigrés est assez nouvelle pour ne

pas échapper à la quête d'exotisme des médias. Accompagnées de leur entraîneur, Gaston Plovie, les recrues ivoiriennes posent sur le port de Sète. "Voici l'escadron noir du FC Sète" sort en pleine page au dos de *France football*⁽¹⁵⁾. Dans une envolée teintée d'exotisme, Jean-Philippe Rethacker évoque l'arrivée de Wognin et Tokpa, ces joueurs "*venus du pays du cacao*⁽¹⁶⁾". Les prestations de l'Alésien Jean Tokpa accentuent les remarques portées sur les footballeurs ivoiriens. Comme dans le cas de N'Jo Léa, la presse se charge (*L'Équipe* et *France football*) de proposer sa candidature dans l'équipe de France. Gabriel Hanot, la "parole" de l'hebdomadaire, est l'initiateur qui désigne l'Ivoirien meilleur ailier droit français, avant d'ajouter qu'"*il convient de recommander très vivement l'ailier [...] à l'attention du comité de sélection français*⁽¹⁷⁾". La pression des journalistes est à moitié entendue puisque Tokpa figure dans la liste des 40 présélectionnés pour la Coupe du monde de 1958. L'actualité footballistique du côté d'Abidjan retient également l'attention des journalistes. Dans la section "monde", un tournoi organisé par le club de l'ASEC d'Abidjan fournit l'occasion de

L'Afrique subsaharienne fournit 30 joueurs dans les championnats d'élite contre 11 Maghrébins. Les Camerounais assurent aux Noirs africains une position de force obtenue durant les années soixante-dix.

vérifier l'intérêt du football dans les colonies : "*La Côte d'Ivoire, qui vient en tête des territoires d'AOF, ayant fourni à la métropole des joueurs professionnels, vient une fois de plus de prouver sa vitalité*⁽¹⁸⁾."

En octobre 1959, c'est l'apogée. Un long article est entièrement dédié aux footballeurs noirs africains des colonies. Le titre est assez parlant : "Le Football Français : celui de la communauté", et l'encadré encore plus

éloquent : "*Les joueurs d'Afrique noire, qui opèrent au sein des équipes de la métropole, sont maintenant plus d'une centaine... et tous des attaquants dans la proportion de 98 %. [...] Cette 'légion noire' occupe aujourd'hui une place de choix (chez les professionnels et chez les amateurs) qu'il convient de situer dans le cadre de la Communauté. Nous vous présentons donc l'élite de ces joueurs noirs avec un chef de file*⁽¹⁹⁾". Une carte permet d'identifier la provenance des joueurs. Chaque photo de joueur est légendée d'un sobriquet. Du côté de l'Afrique-Occidentale Française, le Sénégal est représenté par Wade : la "flèche de St Louis", le Soudan (l'actuel Mali) par Barrou : l'"hercule de Bamako", la Côte d'Ivoire par Tokpa : la "perle de Bahibi", le Bénin par Gaulon : l'"enfant de Cotonou". Les représentants de l'Afrique Équatoriale Française sont pour le Cameroun : Edimo, la "terreur de Bonamikengue" ; pour le Gabon : Ossey, le "battant de Bitam" ; pour le Congo : Bob, l'"homme de Brazzaville". Les visages de certains (très souvent avec le sourire) paraissent régulièrement en couverture et ouverture de page. La comparaison de styles et son lot de caractéristiques raciales constituent des motifs à discourir sur ces joueurs venus

d'Afrique⁽²⁰⁾. La notoriété de Jean Tokpa s'envole quand son nom apparaît sur des chaussures de football⁽²¹⁾. Enfin, la caricature va constituer un élément déterminant dans le processus de familiarisation des joueurs, en particulier de N'Jo Léa⁽²²⁾.

L'“effet Keita” et la visibilité internationale

La particularité des joueurs migrants africains des années soixante-dix et quatre-vingt par rapport aux périodes précédentes est qu'il y a parmi eux des gloires nationales. Les Maliens Salif Keita et Fantamady Keita, l'Ivoirien Laurent Pokou, le Congolais François M'Pelé et plus tard le Camerounais Roger Milla sont dotés d'une forte réputation en Afrique avant d'être reconnus en France. La médiatisation des compétitions africaines⁽²³⁾, notamment de la Coupe d'Afrique des nations, sert à mieux connaître les stars locales. Une véritable “fuite” des footballeurs les plus célèbres dessine une tendance nouvelle. Une transition mentale s'opère dans l'approche des appréciations des nouveaux arrivants. Le natif de Bamako Salif Keita, arrivé en septembre 1967 à l'âge de vingt et un ans, est celui par qui cette mutation s'est produite. Peu de joueurs africains ont eu un impact aussi important dans le regard des journalistes et du public. Comme un signe du temps, l'ascension de Salif Keita à Saint-Étienne coïncide avec le déclin relatif de l'Algérien Rachid Mekhloufi, l'une des figures de proue de la présence remarquée des footballeurs maghrébins. L'arrivée de Keita en France, en particulier à Saint-Étienne, constitue déjà un fait propice à le mythifier. Il est raconté qu'il débarqua un jour de septembre 1967 à l'aéroport d'Orly, et peu informé de la distance, prit un taxi pour le conduire à Saint-Étienne⁽²⁴⁾. Ses exploits et titres sportifs sont des plus impressionnants. À peine quelques mois après son arrivée, il fait parler de lui en inscrivant un but, et laisse une forte impression lors de son premier match professionnel.

Déjà les journalistes ne tarissent pas d'éloges. Le reporter de *France football* titre “Une nouvelle perle noire”, puis poursuit de façon apologetique : “*Il ne fait aucun doute que l'AS Saint-Étienne vient d'engager un joueur de tout premier ordre. Rarement avons-nous pu voir en France un garçon qui, à peine adapté à la vie européenne et encore moins au climat rude de Saint-Étienne à cette époque, fait étalage d'autant de qualités.*” L'article s'achève ainsi : “*Il y a gros à parier qu'on en reparlera à peu près tous les dimanches*”⁽²⁵⁾.

Rapidement, il devient la figure emblématique d'une nouvelle génération d'Africains. Dans un article intitulé “L'Afrique sous le feu de l'actualité. L'or noir du football(26)”, portant sur les individualités noires du football mondial, il est placé aux côtés du Brésilien Pelé et du Portugais Eusebio (originaire du Mozambique). À

quelques jours de l'ouverture de la Coupe d'Afrique des nations, son avis est requis à propos de cette compétition et des caractéristiques du football de ce continent⁽²⁷⁾. Au grand plaisir des médias, il se découvre et offre ainsi des éléments pour nourrir sa réputation. Dans un long entretien donné à Jean-Philippe Rethacker, le "Monsieur Afrique" de *France football*, l'"étoile noire"⁽²⁸⁾ évoque les moments et les personnages décisifs dans sa jeune carrière. On apprend plusieurs aspects qui méritent attention. Il débute à dix-sept ans dans la sélection malienne, lors d'un tournoi en Indonésie. L'équipe nationale est entraînée par Émile Loréal, un Français "inconnu" qui joua un rôle important dans sa formation. À l'instar d'une majorité d'Africains, l'arrivée de Keita est l'œuvre d'un émigré français⁽²⁹⁾ passionné de football. Le choix de Saint-Étienne est l'effet du hasard puisqu'il aurait pu arriver à Rennes ou à Marseille, deux clubs contactés par l'entraîneur français de la sélection. L'Espagne pouvait être également sa destination, le club de Las Palmas l'ayant approché en 1965. Enfin, l'une des principales raisons de son départ du Mali est la difficulté d'assumer un statut de gloire nationale. Les récits de prouesses ne cessent de grandir à tel point qu'un lecteur s'étonne des appréciations sur Keita, comparé "sans modération" aux grands noms du football mondial, Pelé, Puskas. La réponse de la rédaction est sans équivoque : "*Nous nous gardons de surestimer Keita. [...] Il nous apparaît, sur ce que nous avons vu, comme le footballeur africain noir le plus doué opérant en France depuis Ben Barek*"⁽³⁰⁾. Le palmarès donnera raison aux journalistes. En 1968, à tout juste vingt-deux ans, il devient le premier joueur noir africain élu "meilleur joueur étranger de France"⁽³¹⁾. Les journalistes ne sont pas les seuls à l'encenser ; les joueurs sont également sous le charme. Robert Herbin, son coéquipier chez les Verts, fait état d'un "joueur d'exception", de "*ses traits de génie et de son phénoménal instinct du geste ou de la passe*"⁽³²⁾.

Sans être affirmatif, il est indéniable que les succès de Keita ont accéléré l'intérêt pour le football d'Afrique noire. Parler d'un "effet Keita" n'est point usurpé. À partir du 1^{er} octobre 1968, *France football* lance une édition africaine. L'élargissement d'un nouveau marché est certainement une aspiration non négligeable, mais, ce qui retient l'attention ici, c'est le double objectif teinté de paternalisme. Il s'agit d'une part de permettre aux lecteurs africains d'Algérie, du Cameroun, du Maroc ou de Côte d'Ivoire de "*mieux connaître le football de leur continent*" et ainsi "*ils pourront mesurer les progrès accomplis et ceux qui restent à réaliser*". D'autre part, les lecteurs "*trouveront des nouvelles des Africains installés en France, des joueurs en particulier, si nombreux dans nos clubs professionnels et amateurs*"⁽³³⁾. Après la création du "ballon d'or européen" établi par *France football* en 1956, un autre trophée qui honore le meilleur joueur du continent africain voit le jour en 1970. Le "ballon d'or africain" constitue un autre élément de l'impact de Salif Keita. La rédaction ne cache guère sa fierté d'avoir créé deux

événements à dimension universelle. Dans le cas du footballeur africain, Max Urbini, au nom du journal, se dit “*heureux, et fier à la fois, de franchir cette nouvelle étape*⁽³⁴⁾”. Sans étonnement, Salif Keita recouvre toutes les faveurs des 14 pays votants (tous africains). D’ailleurs, le joueur reçoit avec lucidité son trophée et avoue “*avoir bénéficié d’une grande publicité dans France football*” réduisant les chances de joueurs évoluant en Afrique de l’emporter. La France est désormais l’endroit où il faut jouer pour être reconnu en Afrique et en Europe.

L’Afrique noire : un réservoir de joueurs

Dans la saison 1963-1964, le nombre de joueurs d’Afrique noire dépasse légèrement celui des Maghrébins (23 contre 22). Une décennie plus tard, l’écart est plus net. L’Afrique subsaharienne fournit 30 joueurs dans les championnats d’élite contre 11 Maghrébins. Les Camerounais assurent aux Noirs africains une position de force obtenue durant les années soixante-dix.

Les excellentes prestations des sélections nationales lors des Coupes du monde 1982 et 1986 accélèrent le processus d’exode des meilleurs éléments du football africain. Au *Mundial* espagnol de 1982, l’Algérie et le Cameroun surprennent le public européen, très sceptique sur la valeur des représentants africains. L’Algérie réalise l’exploit de battre l’équipe d’Allemagne de l’Ouest, grande favorite du tournoi. Les Camerounais terminent la compétition invaincus et font jeu égal avec l’Italie, qui en sort gagnante. Dans l’équipe camerounaise, plusieurs piliers (Grégoire M’Bida, Théophile Abega) qui découvriront le football professionnel en France, viennent du glorieux club de Canon de Yaoundé, l’un des plus titrés d’Afrique⁽³⁵⁾. Au lendemain de la Coupe du monde de 1986, le Canon de Yaoundé fournit une nouvelle fois ses meilleurs éléments à des équipes de faible renommée du championnat de France. C’est le cas d’Emmanuel Kundé et de François Omam-Biyik, qui signent dans la modeste équipe de Laval. Les tableaux (1 et 2) sur l’évolution du nombre et les provenances géographiques offrent une idée de la position des Camerounais dans le contingent de joueurs étrangers africains⁽³⁶⁾.

Quand on observe de près le développement des migrations des footballeurs durant les années quatre-vingt-dix et deux mille, un fait s’impose : l’Afrique noire est devenue le principal pourvoyeur de joueurs étrangers. Une véritable mutation s’est produite et les chiffres parlent d’eux-mêmes. Dans la saison 1996-1997, on dénombre 65 joueurs. Les footballeurs en provenance majoritairement d’Afrique de l’Ouest arrivent loin devant ceux d’Algérie, du Maroc ou de Tunisie (53 contre 12). Parmi les

Tableau 1 : Évolution du nombre de joueurs africains dans les championnats français de 1^{re} et 2^e Division, 1953-54/2005-06

ORIGINE	SAISON					
	1953-54	1963-64	1973-74	1983-84	1996-97	2005-06
Afrique du Nord	15 14	12 10	5 6	9 5	7 5	20 9
Afrique subsaharienne	1 0	9 14	7 23	10 13	26 27	93 44
TOTAL	16 14	21 24	12 29	19 18	33 32	113 53

“fournisseurs en footballeurs” sont grandement représentés le Sénégal, nouvelle place forte du football africain, et les ravitailleurs historiques, que sont le Cameroun et la Côte d’Ivoire. L’entrée du Nigeria, pays anglophone et donc plus proche culturellement du voisin anglais, donne à considérer la diversité géographique des migrants. Dix ans plus tard, la configuration des provenances rappelle à la fois l’importance de l’immigration sénégalaise, malienne, ivoirienne ou camerounaise⁽³⁷⁾ et écarte tout lien direct avec l’émigration sportive.

Selon le recensement de 1999, les ressortissants les plus nombreux dans l’Hexagone sont respectivement ceux du Sénégal (53 859), du Mali (35 978), du Congo (35 318), de Côte d’Ivoire (29 879), de Madagascar (28 272), de l’île Maurice (27 806), du Cameroun (26 890)⁽³⁸⁾. L’immigration sportive a sa propre logique. Elle est structurellement liée à l’histoire de la pratique du football dans chaque pays (date de création de la fédération, affiliation à la FIFA) et à la place des joueurs africains dans le marché footballistique mondial (classement annuel accordé par la FIFA, résultats en Coupe d’Afrique des nations et Coupe du monde).

Les années quatre-vingt-dix et deux mille sont différentes des périodes précédentes parce qu’elles imposent de considérer plusieurs facteurs nouveaux. Dans les motivations à venir en France, l’aspect économique est toujours déterminant. Le rêve de faire de sa passion son métier et ainsi de modifier un destin social de précarité est régulièrement évoqué chez les footballeurs migrants. Le football est un moyen de vivre et de faire vivre plusieurs membres d’une famille. La création de véritables réseaux entre des clubs français et africains est également un facteur important. Très souvent, ce lien est entretenu par une personnalité africaine qui a marqué le club français. La longue carrière de joueur (1973-1983), puis d’entraîneur, de l’Ivoirien

Mama Ouattara au sein de l'équipe de Montpellier-Hérault facilite l'arrivée de plusieurs joueurs confirmés ou de jeunes prometteurs du club de ses débuts, le Stade d'Abidjan (Emmanuel Moh, Ibrahima Bakayoko). À la fin des années quatre-vingt-dix, l'aide matérielle (principalement en équipement sportif) moyennant une facilité dans l'acquisition de joueurs ivoiriens renforce ce nouveau type de coopération France-Afrique. Quelquefois, il s'agit d'un ancien joueur qui a laissé une trace importante dans l'esprit des personnes. Le Camerounais Joseph-Antoine Bell, ancien gardien des Girondins de Bordeaux et de l'Olympique de Marseille, participa activement à l'arrivée à Lille de l'international Jean II Makoun formé au Cameroun⁽³⁹⁾. Durant les années quatre-vingt-dix, s'ouvrent des écoles de football au Cameroun, au Sénégal, en Côte d'Ivoire, dont l'objectif est d'alimenter les clubs européens. Un véritable marché dont bénéficient autant les clubs européens que les clubs africains. Six des joueurs sénégalais de l'effectif du FC Metz de la saison 2006-2007 sont repérés à l'école de football de Dakar, Génération Foot, créée en 2000 par un ancien footballeur sénégalais de Metz, Mady Touré. Un accord de partenariat permet de souder les deux institutions⁽⁴⁰⁾. Toujours au Sénégal, à Dakar, l'institut Diambars a été inauguré en octobre 2005. Les directeurs sont les anciens joueurs non

Tableau 2 : Principale origine géographique des joueurs africains dans les championnats français de 1^{re} et 2^e Division, 1953-1954/2005-2006

PAYS	SAISON						TOTAL
	1953-54	1963-64	1973-74	1983-84	1996-97	2005-06	
Algérie	17	16	10	10	5	5	63
Cameroun	0	7	4	6	6	22	45
Côte d'Ivoire	0	4	6	5	6	33	54
Guinée	0	1	1	1	4	11	18
Mali	0	3	3	0	0	16	22
Maroc	9	5	1	4	3	17	39
Nigeria	0	0	0	0	5	7	12
Sénégal	0	3	9	4	10	35	61
Tunisie	3	1	0	0	7	5	16
Togo	0	4	1	0	7	8	20
TOTAL	29	44	35	30	53	159	350

originaires du Sénégal, Jimmy Adjovi-Boco (Bénin) et Bernard Lama (Guyane)⁽⁴¹⁾. L'ancien attaquant légendaire de Saint-Étienne Salif Keita⁽⁴²⁾ ouvre à la fin des années quatre-vingt-dix, un centre de football, duquel est sorti Mahamadou Diarra, l'ancien Lyonnais et désormais joueur du prestigieux Real Madrid.

Des expériences variées : succès et désillusion

Comme toute expérience de déplacement lointain, la migration sportive est synonyme d'immense joie pour certains et de grande tristesse pour d'autres. S'il est un point commun entre tous les footballeurs africains, c'est sûrement celui d'avoir quitté son pays, sa famille, son club formateur et ses habitudes pour la découverte de l'inconnu. Espoir et angoisse sont souvent liés. Les histoires sont faites de circonstances prévues ou inattendues. L'inattendu, c'est Jean Tokpa qui est prévu à Sète et qui au dernier moment est enrôlé par un dirigeant de Montpellier. L'expérience sportive est avant tout une expérience humaine. Didier Otokoré, international ivoirien ayant évolué à Auxerre dans les années quatre-vingt-dix, désormais dirigeant du Stade d'Abidjan, garde de sa carrière française un "goût mitigé"⁽⁴³⁾. Un autre Ivoirien, Bernard Allou, formé au Paris Saint-Germain et qui a connu l'Angleterre, parle de "chance extraordinaire"⁽⁴⁴⁾. D'autres insistent sur la rencontre de l'épouse européenne. Les récits biographiques sont éloquentes. Le Ghanéen Abedi Pelé, pourtant pourvu d'une notoriété importante en Afrique (champion d'Afrique des nations en Libye à l'âge de dix-sept ans), ressent durement son échec à Saint-Étienne, lors d'un essai. Les dirigeants, dit-il, préfèrent choisir un Bulgare, qui s'adapterait plus aisément au football français qu'un Africain⁽⁴⁵⁾. Heureusement, il connaît la gloire à l'Olympique de Marseille et devient le premier Ghanéen à remporter la célèbre Coupe d'Europe des clubs champions, en 1993. En observant de près les expériences de vie des footballeurs en France depuis un demi-siècle, il paraît essentiel d'insister sur un certain nombre d'aspects qui renvoient à la réalité du vécu.

Les étudiants-footballeurs

Une des particularités des footballeurs africains des années soixante et soixante-dix est la présence fort remarquée d'étudiants. Un mouvement qui n'est guère étonnant quand on pense au contexte de l'époque. Le séjour en France pour plusieurs jeunes, notamment ceux issus de familles relativement aisées, est motivé par les études à

Paris ou dans les villes universitaires (Bordeaux, Lyon, Toulouse, Poitiers)⁽⁴⁶⁾. Le football, sport roi en Afrique, l'est également pour une partie des étudiants. Le Sporting Club universitaire africain, formé d'étudiants de pays différents, va notamment se distinguer en niveau amateur dans la région parisienne. Il remporte à la surprise générale la Coupe de Paris en 1955, et, parmi les joueurs, on trouve des étudiants en droit, médecine, lettres modernes, travaux publics⁽⁴⁷⁾. Parmi eux, il y a Monday Ossey, étudiant en licence de lettres, qui joue à Limoges. Dès sa première année, les journalistes font de lui l'intellectuel du club, comme si le cas était extrêmement rare. Une photographie le montrant en train de lire un ouvrage est régulièrement utilisée pour marquer sa singularité⁽⁴⁸⁾.

Zacharie Noah (le père de Yannick Noah) arrive en tant qu'étudiant avant d'entamer une carrière de joueur, d'abord dans le club amateur de Saint-Germain, puis en professionnel à Sedan⁽⁴⁹⁾. Les plus célèbres étudiants-footballeurs sont incontestablement les Camerounais Eugène N'Jo Léa et Gabriel Abossolo.

En 1956, le quotidien de l'étudiant N'Jo Léa est grandement exposé dans *France football*. À la une de l'hebdomadaire, il est dit qu'il a trois buts : "Se marier avec une étudiante lyonnaise, devenir docteur et remporter le titre de champion avec Saint-Étienne⁽⁵⁰⁾." À l'intérieur du magazine, on en apprend davantage sur ses activités extrasportives. On le voit déambuler à la faculté de droit de Lyon, où il est étudiant en deuxième année. Une pose est prise à l'entrée de la faculté, en compagnie d'amis étudiants. Une autre photo le montre dans une allure studieuse, en train de travailler. On le voit aussi à l'intérieur d'une salle d'amphithéâtre en compagnie de sa fiancée. En tant que spécialiste en droit, il participe activement à la création du syndicat des



Eugène N'Jo Léa © D.R.



Eugène N'Jo Léa © D.R.

footballeurs professionnels français en 1961, et plus tard occupe de hautes fonctions de l'État en tant qu'ambassadeur. Abossolo (fils de médecin) est un autre licencié en droit qui a les faveurs des journalistes quand il s'agit de parler des intellectuels africains du football français. Sa différence au sein du club des Girondins de Bordeaux est soulignée par un dirigeant qui justifie son absence dans les pratiques de sociabilité : *“Gabriel Abossolo, c'est l'intellectuel de l'équipe, il est étudiant en droit ; il mène conjointement football et études, c'est pourquoi il participe rarement aux jeux de ses camarades, il n'en a pas le temps⁽⁵¹⁾”*.

L'édition africaine de *France football* livre chaque semaine l'expérience d'un footballeur dans une rubrique intitulée : “Les Africains de France”. Tout comme celui du Malien Fantamady Keita, qui poursuit

des études de chimie⁽⁵²⁾, le portait d'un étudiant-footballeur centrafricain se dévoile ainsi : *“Jean-Louis M'boé. Bel athlète (1,83 mètres pour 85 kilos). Jean-Louis M'boé est né le 12 avril 1953 à Bangui. Capitaine des ‘Diables rouges’ de Fatima avant de quitter Bangui pour Paris, où il séjourne depuis trois mois, il est l'un des footballeurs centrafricains les plus doués de sa génération. Ses yeux clairs pétillants d'intelligence, ce jeune footballeur, venu en France pour ses études supérieures, espère s'imposer dans des clubs français⁽⁵³⁾”*.

D'autres font le choix de ne pas céder aux sirènes des clubs professionnels. L'obtention du diplôme puis le retour au pays sont dans leur esprit. Il arrive qu'ils refusent les propositions de clubs importants. C'est le cas exemplaire du Congolais Gilbert Itsa, dont l'engagement avec le club amateur de Juvisy surprend un

journaliste : *“J’ai effectivement reçu des propositions concrètes de deux équipes de première division. Il s’agit de Reims et de Lille, qui voulaient à tout prix me faire signer un contrat pro. À ces deux formations, j’ai répondu par la négative car je n’entends pas faire du football mon métier. Je suis venu en France pour poursuivre des études supérieures. J’entends réussir sur le plan universitaire avant de regagner mon pays⁽⁵⁴⁾.”* L’échec de certains joueurs pousse des internationaux confirmés à ne même pas envisager de carrière professionnelle en France. L’international malien Sory Diakité, dès son arrivée en France, s’inscrit à l’école d’architecture de Paris et, pour garder la forme, signe une licence amateur dans le club banlieusard d’Issy-les-Moulineaux⁽⁵⁵⁾. La pression familiale pousse l’Ivoirien Vincent Kouadio à cumuler études et carrière professionnelle pour espérer aider ses proches : *“Deuxième gosse d’une famille de huit enfants, je me dois de réussir dans mes études d’électronique pour pouvoir aider financièrement ma famille⁽⁵⁶⁾.”* La volonté d’apprendre un métier est l’objectif principal de certains joueurs. Bako Touré (le père de José Touré) abandonne le haut niveau pour rejoindre l’équipe amateur de l’AAJ Blois et le centre de formation pour adultes, afin d’apprendre le métier de la limousinerie dans le bâtiment⁽⁵⁷⁾. L’Ivoirien Sylvestre Gnohité pose dans sa venue au Stade brestois la condition de poursuivre son métier d’électronicien⁽⁵⁸⁾.

L’illusion médiatique

Dans l’édition africaine de *France football*, Igor Follot alerte les Africains qui rêvent d’une réussite évidente en France : *“Venir en France pour faire carrière est une chose. Mais s’imposer dans un club professionnel de première ou deuxième division en est une autre. Il est grand temps que ceux qui ont cette idée dans la tête sachent que ce n’est pas facile de se faire un nom dans le football professionnel. Et une nouvelle fois, nous disons que la réussite spectaculaire des Tokoto, Salif Keita, M’Pelé, Pokou, Dahleb, et autres Djadaoui, Boubacar, est une exception⁽⁵⁹⁾.”* Dix ans après, un autre journaliste souligne l’extrême difficulté de joueurs africains à s’adapter, en dépit des réussites de certains. La saison en demi-teinte de celui que les Camerounais appellent “Docteur” Théophile Abega dans l’équipe de Toulouse démontre qu’une excellente réputation construite dans les compétitions africaines peut être insuffisante en France⁽⁶⁰⁾. Trente ans après, ce constat reste d’actualité. De nombreux joueurs, souvent très jeunes, tentent l’aventure européenne pour échapper à une existence difficile ou tout simplement pour espérer goûter aux délices de la renommée internationale des Drogba, Eto’o, Kalou, qui évoluent dans les grands clubs. C’est au prix d’énormes sacrifices que certains joueurs africains se laissent emporter par l’illusion médiatique. Comme pour Madické, l’un des personnages du roman de Fatou Diome⁽⁶¹⁾, *Le Ventre de l’Atlantique*, l’Europe, et

plus particulièrement la France, est la destination obsessionnelle pour de nombreux footballeurs d'Afrique de l'Ouest qui aspirent à la célébrité. Les exemples de terribles échecs ne suffisent pas à décourager les afflux de joueurs. Les succès des joueurs ont une dimension internationale, grâce en particulier à la télévision qui retransmet dans les foyers de Yaoundé, Dakar, Abidjan ou Bamako, les exploits du week-end des footballeurs émigrés. Les malheurs de joueurs sont très vite mis sur le compte de la mauvaise fortune. Les trajets sinueux pour atteindre les sommets des joueurs emblématiques sont complètement cachés. Les aventuriers ne se rappellent pas ou ne veulent pas savoir que l'illustre Roger Milla, tout auréolé de ses titres au Tonnerre de Yaoundé, connaît d'énormes difficultés à ses débuts en 1978 à Valenciennes, puis à Monaco. Abedi Pelé, "ballon d'or africain" à trois reprises (1991, 1992 et 1993), subit l'humiliation des essais à Saint-Étienne et à Nantes, joue dans de modestes clubs de deuxième division (Niort et Mulhouse) avant de connaître la réussite à Marseille. D'autres joueurs moins connus ont des destins plus ardues. Le retour dans le pays d'origine devient l'unique sortie. En 2004, l'histoire de Boris Ngouo⁽⁶²⁾, jeune joueur camerounais très prometteur, dont le parcours est entaché de promesses d'agents véreux, alerte l'opinion. Plusieurs articles de presse parlent sans discernement de ce nouveau "trafic négrier"⁽⁶³⁾, d'"esclavage" ou d'"exploitation humaine", en évoquant l'exode massif de jeunes footballeurs africains piégés par des intermédiaires sans scrupule qui les envoient dans divers endroits impensables il y a quelques années, pour poursuivre une carrière de footballeur (Lituanie, Bosnie-Herzégovine, Malte, Géorgie). L'association Foot Solidaire est créée en 2000. Elle est présidée par Jean-Claude Mbvoumin, un ancien professionnel camerounais qui a dû interrompre prématurément sa carrière après une grave blessure. Il est l'instigateur d'une campagne de sensibilisation sur l'urgence de protéger les jeunes joueurs africains brisés par les mirages du football professionnel⁽⁶⁴⁾. La lutte contre l'expatriation anarchique des jeunes joueurs est en première ligne du combat à mener. Autour de l'association, se mobilisent plusieurs institutions (Licra, Union européenne, Unesco) résolues à lutter contre ce fléau⁽⁶⁵⁾.

Conclusion

Depuis un demi-siècle, les footballeurs noirs africains ont profondément modifié le profil des joueurs étrangers dans le championnat de France. Après une période d'invisibilité dans les années cinquante, on assiste aujourd'hui à la présence massive de joueurs en provenance du Sénégal, du Cameroun ou de Côte d'Ivoire. Le lien historique entre l'ancien pays colonisateur et les pays longtemps sous tutelle française

est remarquablement inscrit dans la pérennité des mouvements migratoires. Cela situe la France dans une situation d'exception. Cependant, les perceptions héritées de l'idéologie coloniale mettent à nu les rapports ambigus entre la France et ses anciennes colonies. Le footballeur africain va ainsi cristalliser un certain nombre de préjugés proches des discours racistes. Le nouveau marché mondial du football a accéléré la fuite des joueurs africains vers l'Europe, et plus particulièrement en France, ce qui en fait le premier pays d'immigration de footballeurs. La marche paraît inéluctable, tant la France fait encore rêver une partie des Africains. Le footballeur professionnel pourrait devenir le principal produit d'exportation d'Afrique, mais à quel prix ? ■

Notes

1. Jean-Pierre Dozon, *Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion, 2003, p. 98.
2. Jean Martin, *Lexique de la colonisation française*, Paris, Dalloz, 1988, p. 87.
3. Alfred Wahl, Pierre Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels, des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995, p. 132.
4. *France football*, 10 mars 1953, n° 364 ; *France football*, 26 janvier 1954, n° 410.
5. Pierre Delaunay, Jacques Ryswick, Jean Cornu, Dominique Vermand, *Cent ans de Football en France*, Paris, Atlas, 1997, p. 201.
6. Le premier joueur affublé du surnom de "perle noire" est le Marocain Larbi ben Barek né en 1917 à Casablanca. Il connaît une brillante carrière avec l'Olympique de Marseille, le Stade français, à l'étranger avec l'Atlético de Madrid. Il se distingua aussi avec l'équipe de France, où il débuta à l'âge de vingt-quatre ans et connut sa dernière sélection à quarante ans. Voir Jacques Chauvenet, *Larbi Ben Barek. La légende de la "perle noire"*, Toulon, Presses du Midi, 1994, p. 5.
7. *France football*, 21 septembre 1954, n° 444.
8. *France football*, 29 juin 1954, n° 432 ; une historienne américaine s'est intéressée au cas spécifique des sports à Brazzaville : Phyllis M. Martin, *Loisirs et société à Brazzaville pendant l'ère coloniale*, Paris, Karthala, 2005, pp. 137-171.
9. *France football*, 18 septembre 1954, n° 548.
10. *France football*, 25 septembre 1956, n° 549.
11. *France football*, 12 mars 1957, n° 573.
12. *France football*, 8 octobre 1957, n° 603.
13. Gilles Gauthey, *Le Football professionnel français*, Tome 1, Paris, édité par l'auteur, 1961, p. 111.
14. *France football*, 20 août 1957, n° 596.
15. *France football*, 20 août 1957, n° 596.
16. *France football*, 10 septembre 1957, n° 599.
17. *France football*, 26 août 1958, n° 650.
18. *France football*, 16 septembre 1958, n° 653.
19. *France football*, 27 octobre 1959, n° 711.
20. *France football*, 3 janvier 1961, n° 773 ; *France football*, 8 août 1961, n° 804.
21. *France football*, 14 février 1961, n° 779.
22. *France football*, 21 novembre 1961, n° 819.
23. La rédaction de *France football* lance, en 1965, une chronique consacrée au football d'Afrique noire, en évoquant le motif suivant : "C'est une nécessité, car l'Afrique est en marche." *France football*, 2 novembre 1965, n° 1025.
24. Eugène Saccomano (dir.), *Larousse du football*, Paris, Larousse-Bordas, 1998, p. 276 ; Monique Pivot, *La Passion des Verts*, Paris, La Manufacture, 1987, p. 110.
25. *France football*, 21 novembre 1967, n° 1132.
26. *France football*, 27 octobre 1967, n° 1133.
27. *France football*, 12 décembre 1967, n° 1135.
28. *France football*, 30 janvier 1968, n° 1142.

- 29.** Il s'agit de Charles Dagher, un commerçant d'origine libanaise installé de longue date à Bamako. Fervent supporter de l'AS Saint-Étienne, il recommanda Keita aux dirigeants stéphanois. Igor Follot, Gérard Dreyfus, *Salif Keita. Mes quatre vérités*, Paris, Chiron, 1977, p. 7.
- 30.** *France football*, 6 février 1968, n° 1143.
- 31.** Précisons que les Indépendances ont modifié le statut des footballeurs africains en France. À partir du 17 mars 1962, ils entrent dans la catégorie des joueurs étrangers. Toutefois? ceux qui sont arrivés avant 1962 bénéficient du statut de sujets de la Communauté française. *France football*, 27 novembre 1962, n° 872; *France football*, 31 décembre 1968, n° 1187.
- 32.** Robert Herbin, *On m'appelle le Sphinx*, Paris, Robert Laffont, 1983, p. 91.
- 33.** *France football*, 24 septembre 1968, n° 1173.
- 34.** *France football*, 5 janvier 1971, n° 1292.
- 35.** Gérard Dreyfus, *Le guide du football africain*, Paris, MMP éditions, 2004.
- 36.** Comme il est souvent le cas, un tableau a ses limites et ouvre fréquemment plus de questions que de réponses sur une réalité. Il y a tout d'abord la question des saisons choisies. La saison 1953-1954 est le premier almanach découvert dans les archives de *France football*. La sélection des joueurs est l'autre difficulté. Le nombre de joueurs algériens est en ce point intéressant sur les choix. Fallait-il retenir comme Algérien Norredine Kourichi, Abdahla Liegeon, tous deux nés Français et devenus Algériens sur "le tard" ? La réponse est oui, dans le sens où le type de classification adoptée tient sur deux cas de figure : celui du migrant sportif, c'est-à-dire qui décide de venir en France pour poursuivre une carrière de footballeur entamée en Afrique ; celui qui opte pour la sélection du pays dont il est originaire.
- 37.** Moustapha Diop, "Notes sur la présence africaine en France", *Migrations Société*, vol. 8, n°44, mars-avril 1996, p. 33.
- 38.** Jacques Barou, "Les immigrations africaines en France au tournant du siècle", *Hommes et migrations*, n°1239, septembre-octobre 2002, p. 12.
- 39.** *L'Équipe Magazine*, n° 1263, 9 septembre 2006.
- 40.** *L'Équipe*, vendredi 16 mars 2007.
- 41.** *Le Monde*, 10 septembre 2005.
- 42.** *France football*, 20 janvier 2006, n°3119 bis.
- 43.** Entretien réalisé en octobre 2004.
- 44.** Entretien réalisé en juillet 2000.
- 45.** Abedi Pelé, *Ballon d'or. Le Ghanéen de Marseille se raconte*, Paris, Solar, 1992, p. 82.
- 46.** Catherine Coquery-Vidrovitch, "Colonisation, coopération, partenariat. Les différentes étapes (1950-2000)", in Michel Sot (ed.), *Étudiants africains en France 1951-2001. Cinquante ans de relations France - Afrique, quel avenir ?*, Paris, Karthala, 2002, pp. 29- 48.
- 47.** *France football*, 5 juillet 1955, n°485 ; *France football*, 28 juin 1955, n°484.
- 48.** *France football*, 12 novembre 1957, n°608 ; *France football*, 4 août 1959, n°699.
- 49.** *France football*, 23 avril 1957, n°579.
- 50.** *France football*, 27 novembre 1956, n°558.
- 51.** *France football*, 16 octobre 1962, n°866 ; *France football*, 7 mai 1963, n°895.
- 52.** *France- Football*, Édition africaine, 27 janvier 1976, n°1553.,
- 53.** *France football*, Édition Africaine, 3 février 1976, n°1556.
- 54.** *France football*, Édition africaine, 20 janvier 1976, n°1554.
- 55.** *France football*, 17 février 1976, n°1558.
- 56.** *France football*, Édition africaine, 24 février 1976, n°1559.
- 57.** *France football*, 27 mai 1969, n°1208.
- 58.** *France football*, 23 septembre 1969, n°1225.
- 59.** *France football*, 6 janvier 1976, n°1552.
- 60.** Francis Le Goulven, *Sélection Football 85-86*, Paris, éditions PAC, 1985, p. 71.
- 61.** Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.
- 62.** Boris Ngouo, *Terrain miné : Football, la folie aux illusions*, Paris, Michel Lafon, 2004.
- 63.** *The Independent*, 7 novembre 2000.
- 64.** Rapport et synthèse des travaux de la conférence internationale *Le jeune footballeur africain à l'horizon 2010 : enjeux et perspective*, le 2 novembre 2006, à Enghien-les-Bains.
- 65.** *Le Monde*, 4 novembre 2006.